

Yves Guégan

Élèves difficiles ? Osez les ruses bienveillantes

Petit traité
de manipulation vertueuse
à l'usage des enseignants

© ESF Sciences humaines

© 2015, ESF éditeur
© ESF Sciences humaines, 2024
SAS Cognitia
20, rue d'Athènes
75009 paris
www.esf-scienceshumaines.fr

3^e édition 2024

ISBN : 978-2-7101-4704-6

ISSN : 1158-4580

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Avant-propos

De la ruse pédagogique	5
----------------------------------	---

Préface	7
-------------------	---

La ruse : finalités, éthique, tactiques

<i>Une alternative à l'autorité</i>	11
La crise de l'autorité éducative	11
L'option stratégique	15
Les ruses éducatives : méconnaissance et scepticisme	17
La question éthique	19
Le terrain de jeu de la ruse bienveillante	21
Les éclairages philosophiques	24
Aperçus tactiques	26

1. Les astuces de mise en scène : créer une dynamique coopérative

<i>À vous de jouer !</i>	31
Tout n'est-il que comédie ?	31
La « danse pédagogique »	36
Les rituels coopératifs	45

2. L'engagement par la décision : offrir une liberté de choix

<i>Une stratégie masquée</i>	55
Le principe de libre décision	56
Les libres décisions comportementales	60
Les libres décisions sur le travail	74

3. L'influence paradoxale : accompagner pour neutraliser

<i>Une influence indirecte</i>	83
La puissance du paradoxe	84
Faire avec pour aller contre	88
Réagir en miroir	99
Conclusion	110

4. Les stratégies de compromis : négocier et louvoyer

<i>Responsabilisez vos élèves !</i>	111
L'engagement réciproque	111
Les contrats relationnels	116

Les manœuvres de marchandage	125
La technique de confusion.	131
5. Le calibrage affectif : naviguer entre proximité et distance	
<i>Équité et contrôle de soi</i>	141
La ruse et l'affectivité	141
Gérer les animosités.	146
Fortifier la coopération	157
6. La subtilité punitive : donner sa chance à l'intelligence	
<i>Des sanctions productives</i>	169
La boussole éducative	169
Les tâches contraintes	174
Les pressions punitives.	185
7. Le choix du plaisir : susciter l'effervescence intellectuelle	
<i>Pour une école attractive</i>	196
Le plaisir et l'effort	196
L'animation récréative.	200
Les tâches festives.	209
Conclusion	221
Bibliographie.	223

Note de l'éditeur

ESF Sciences humaines est sensible à l'inclusion des genres. Par souci de lisibilité des ouvrages, nous faisons le choix de recourir au masculin générique. Celui-ci désigne par conséquent autant le genre féminin que le masculin et toutes les personnes sans distinction de genre.

Avant-propos

De la ruse pédagogique

La question de la ruse pédagogique est depuis longtemps au cœur de la pédagogie. Ainsi en trouve-t-on déjà des exemples dans le célèbre ouvrage de Rousseau, *Émile, ou De l'éducation* : le précepteur qui doit « *exercer à la course un élève indolent et paresseux* », n'hésite pas à distribuer des gâteaux aux enfants qui, sur leur passage, s'adonnent à cette activité... jusqu'au jour où « *ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisaient grande envie, [l'élève indolent] s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvait être bon à quelque chose et voyant qu'il avait aussi deux jambes, il commença de s'essayer en secret* ». Et, un peu plus tard, le même précepteur, échouant à enseigner à Émile l'astronomie, n'hésite pas à le perdre dans la forêt de Montmorency, à l'heure du déjeuner, afin de lui faire découvrir l'usage des points cardinaux : c'est ainsi que l'élève s'exclamera : « *Allons déjeuner, allons dîner, courons vite : l'astronomie est bonne à quelque chose !* »

Bien sûr, on trouvera aujourd'hui ces exemples caricaturaux... Mais qui peut dire, pour autant, qu'il n'utilisera jamais la ruse pour mobiliser ses élèves, les amener à découvrir le plaisir d'apprendre, la joie de comprendre et la fierté de réussir ? La ruse est au cœur de l'acte pédagogique, dès lors qu'il se donne pour but la formation de la pensée et la construction de l'autonomie. Et les pédagogues y ont beaucoup réfléchi depuis Rousseau... Ce livre en est un magnifique exemple.

Philippe Meirieu

© ESF Sciences humaines

Préface

Existe-t-il des manières élégantes de faire cours ? Voilà une question qui semble incongrue, anecdotique, déplacée, voire dérisoire. L'élégance... Comme si on n'avait que ça à faire ! Mesure-t-on les enjeux de l'éducation pour poser une question pareille ? La classe, ce n'est pas le bal des débutantes, ni une bergerie dans le parc du château de Versailles. Et pourtant, je ne peux faire autrement, quand il est question de « ruses éducatives », c'est le mot « élégance » qui me vient. Je comprends que l'on soit perplexe. Tout comme je l'étais quand mes professeurs de mathématiques évoquaient en cours « l'élégance d'une démonstration ». Cette élégance dont Henri Poincaré écrit qu'elle est « *l'harmonie des diverses parties, leur symétrie, leur heureux balancement, en un mot, tout ce qui leur donne de l'unité* ».

L'élégance en pédagogie, donc. La situation pourrait être celle-ci : les élèves sont en pleine digestion, le cours sur le Parlement européen ne les tente pas particulièrement (vous non plus d'ailleurs, autant l'avouer), la pluie tape au carreau, une trousse vient de tomber et un taille-crayon demande à être vidé (oui, c'est un peu prosaïque). Mais l'enjeu est sublime : il faut, dans ce contexte, sans faire semblant, transmettre dans l'urgence, avec un réel souci de pertinence, ce qui est le plus essentiel, le plus beau, le plus grand (le savoir, la culture). Reste à savoir comment, à partir de ce mélange hétéroclite (Proust et le taille-crayon, la torpeur postprandiale et la définition d'une directive européenne), parvenir sinon à l'harmonie, du moins à l'unité, comment enseigner juste, à bon escient. C'est ici que la ruse intervient. C'est elle qui va nous tirer d'affaire. C'est

elle qui va nous permettre de faire cours, non malgré tout, mais grâce à tout, de se sortir, sans brutalité ni œillères, de ce moment périlleux, de cette situation impossible. Avec élégance.

La ruse part donc d'un élan de lucidité : un cours, c'est toujours un peu mal parti. Les embûches sont innombrables, la classe n'est pas un milieu chimiquement pur dans lequel le savoir serait déversé sans forces d'affrontements. La ruse est soutenue par une certaine détermination : transmettre, c'est tout simplement une obligation, il faut trouver une façon d'y parvenir. Pour ce faire, la ruse demande une intense attention (les paramètres sont nombreux et fluctuants), une certaine capacité d'improvisation (que faire du pigeon qui vient de cogner au carreau ? Comment s'en servir à bon escient). Elle exige à la fois de l'adhésion, de la diversion. Il faut imaginer des solutions pour parvenir à bon port en tenant compte des courants, des vents, de l'auditoire, de son état, de ses dispositions (sans parler des vôtres qui ne sont en rien négligeables !), de ses représentations. À toute allure, il faut déminer, faire un pas de côté, imaginer, bricoler, persister, faire flèche de tout bois, opérer un petit détour, se planter, se décourager, se reprendre puis continuer. C'est cela, la ruse, trouver un moyen pour permettre au savoir de se faufiler, en évitant de se planter, en s'empêchant de survoler, sans nier les obstacles, en créant une certaine unité.

On aurait pu, certes, imaginer d'autres solutions que la ruse. Mais on aurait pris le risque de perdre quelque chose en route : la force du savoir, la vie de la classe ou la puissance de l'instant qui constituent la vérité d'un cours. On aurait négligé telle ou telle dimension de l'enseignement. La ruse, par sa souplesse, son attention aux petites et grandes choses, la volonté qu'elle suppose, ses trucs, sa rouerie œil en coin (il ne s'agit pas de duper, elle est faite de complicité), permet de tout concilier. Paradoxalement, elle est en cela un gage de vérité, d'authenticité. C'est pour cette raison que la ruse ne doit pas être uniquement

considérée comme une technique, un moyen. Elle participe, du moins à mes yeux, de la substance même de l'acte éducatif, des fins mêmes de l'éducation en ce qu'elle est totalement fidèle aux réalités et enjeux de la classe, de la vie telle qu'elle est, du savoir tel qu'il doit être transmis. Elle ne néglige rien, elle tient compte de tout. Et permet au gentleman-éducateur, à l'escamoteur-professeur d'enseigner avec ferveur, vigueur (enfin, les bonnes heures !), de tenir à distance les tristes spectres de la rancœur et de l'aigreur, sans nier, pour autant, qu'il y ait péril en la gageure. Si ce n'est pas élégant...

Mara Goyet

© ESF Sciences humaines

© ESF Sciences humaines

La ruse : finalités, éthique, tactiques

Depuis des décennies, c'est l'état d'alerte : l'autorité est en crise partout dans la société.

C'est particulièrement criant à l'école où l'indocile jeunesse (ou tout au moins une partie d'entre elle) a tendance à mettre un point d'honneur à entrer en résistance contre l'autorité professorale.

Comme la restauration de cette autorité perdue semble demeurer un vœu pieu qui peine à se traduire en propositions concrètes, il serait judicieux que les enseignants songent à explorer d'autres pistes.

Par exemple, la ruse bienveillante dont les ressources en intelligence tactique seraient les bienvenues pour dénouer les tensions relationnelles et rendre l'école un peu plus désirable.

Une alternative
à l'autorité

La crise de l'autorité éducative

En réalité, le respect se perd depuis assez longtemps déjà. Platon s'en désolait il y a 2 400 ans en pointant les dérives de l'esprit de liberté quand il lui prend la fantaisie de bousculer les hiérarchies : « *Le fils s'égale à son père et n'a ni respect, ni crainte pour ses parents, parce qu'il veut être libre, que le métèque devient l'égal du citoyen, le citoyen du métèque et l'étranger*

pareillement. [...] Le maître craint ses disciples et les flatte, les disciples font peu de cas des maîtres et des pédagogues¹. »

Les constats se multiplient sur les difficultés rencontrées par les enseignants qui se font déborder, chahuter, insulter... Nombre d'analyses ont été produites pour explorer les causes de la crise de l'autorité professorale : déclin de l'emprise des institutions sur les individus, massification scolaire, enfantssois arc-boutés sur leurs droits (et leurs téléphones), inadaptation de l'offre scolaire, démission parentale, repli communautaire et ghettoïsation, etc.

L'analyse des causes n'est évidemment pas inutile, et il est intéressant de voir les experts débattre dans les colonnes des journaux et sur les plateaux de télévision. Mais entre tenter de comprendre la complexité des causes et proposer des solutions pratiques immédiatement applicables, la marge est importante. Au final, quels que soient les effets de la massification scolaire ou de la présumée démission parentale (qui ne saurait d'ailleurs concerner la totalité des élèves), les enseignants, trop souvent repliés sur leur discipline, se retrouvent seuls, désabusés et peu soutenus pour faire cours aux élèves et affronter les problèmes : démotivation, hostilité, ennui, envie d'être ailleurs... Et ce ne sont pas les incantations qu'on entend depuis des années (« *Il faut restaurer l'autorité* », « *Il faut lutter contre le communautarisme* », « *Il faut plus de mixité sociale* », « *Il faut...* ») qui font beaucoup avancer les choses dans le huis-clos des classes. Si bien qu'on assiste à une augmentation notable des démissions d'enseignants et à une crise croissante des recrutements.

La question centrale est : comment s'y prend-on concrètement ? Les enseignants qui voient leur autorité contestée au quotidien seraient bien d'accord pour la restaurer. Mais

1. PLATON, *La République* (livre VIII), Paris, Flammarion, coll. « GF », 2002, p. 322-323.

puisque les méthodes anciennes basées sur les brimades et les coups sont aujourd'hui unanimement réprouvées et que la grande majorité des adultes s'accorde à préférer des pratiques plus démocratiques et respectueuses des enfants, la restauration de l'autorité appelle la mise en œuvre de solutions nouvelles dont on ne voit pas bien les contours.

Comment, par exemple, gérer cette classe de collège observée par Hervé Hamon et Patrick Rotman en 1984 ?



Témoignage : le chaos en classe de cinquième

« Les gosses sont incapables de s'écouter, décrochent. Arlette Iris est obligée de crier, de s'adresser aux élèves par petits secteurs, par foyers d'attention. Deux garçons, près de moi, discutent à haute voix. Quand Arlette Iris pose une question, les enfants lèvent brusquement le doigt : "M'dame, M'dame !", y compris ceux dont on pensait qu'ils ne suivent absolument pas. Il se produit, à ce moment, une bizarre émulation, moins pour donner la bonne réponse que pour prendre la parole. Les enfants se baladent pour échanger du matériel, en un va-et-vient continu. [...] Un garçon, devant moi, imite le cri de la chouette dans le creux de ses mains. On corrige l'interrogation écrite. À ma gauche, un carré de filles réfractaires discutent et rient, tournant carrément le dos au tableau... »

H. Hamon et P. Rotman, *Tant qu'il y aura des profs*, Paris, Seuil, 1984, p. 115.

Dans ce témoignage, l'enseignante en est réduite à adopter ce que Philippe Meirieu appelle la « *pédagogie de garçon de café* » : elle court de table en table pour répéter la consigne ou l'explication aux élèves qui ne sont visiblement pas demandeurs. Et elle dépense en vain son énergie car il est de toute façon impossible de donner trente cours particuliers en même temps.

Pour sortir de l'impuissance, la réponse la plus radicale consiste à exclure les élèves indésirables. Entre le laisser-faire et l'exclusion, il serait abusif de dire que c'est le vide : beaucoup d'enseignants s'emploient à apporter des réponses aux difficultés qu'ils rencontrent. Mais il faut reconnaître que l'école peine à imaginer des solutions d'ensemble et les initiatives ponctuelles ne parviennent pas à être relayées par des actions généralisées. Globalement, on constate que les vieilles routines scolaires ont la vie dure (cours magistral, évaluation, sanctions...) : beaucoup d'enseignants d'aujourd'hui ont tendance à reproduire, sans se poser trop de questions, le système qu'ils ont connu quand ils étaient élèves.

Le problème déborde l'action strictement pédagogique (bien entendu incontournable). Quand la démobilisation et les résistances sont enracinées (freinage, chahut, contestations, provocations...), quand l'enseignant ne parvient pas à remplir sa tâche en ayant recours au dialogue raisonné ou à ce qui lui reste d'autorité, il devient extrêmement compliqué de changer la donne. Car l'enjeu premier n'est plus alors la transmission du savoir. La classe est devenue le théâtre d'une lutte pour le pouvoir, lutte dans laquelle les quelques élèves qui catalysent les résistances contestent au maître sa capacité à diriger les opérations. Lutte ouverte ou feutrée selon les circonstances, pour laquelle, soit dit en passant, les élèves ont la capacité de retrouver cette motivation dont beaucoup d'entre eux manquent totalement quand il s'agit du travail scolaire. Détester l'enseignant et ce qu'il enseigne devient alors un sport beaucoup plus passionnant que l'obéissance, considérée comme servile, à l'ordre scolaire.

Quand l'action pédagogique demeure inopérante parce qu'elle s'enlise dans le rapport de force, l'école est souvent tentée d'abandonner la partie : c'est ce qui arrive effectivement quand elle démissionne en se contentant de faire de la garderie,

année après année, avec des élèves devenus ingérables, qui se retrouveront incapables au bout du compte de maîtriser les savoirs fondamentaux et devront affronter la vie active sans diplôme ni qualification. Il n'est pas inutile de rappeler que, selon les chiffres du ministère de l'Éducation nationale, environ 10 % des élèves n'achèvent pas leurs études secondaires et risquent de se retrouver chaque année dans cette situation en France ².

© L'option stratégique

Pour parvenir à transmettre et tenter de redonner un sens au vivre-ensemble, l'enseignant ne peut plus se contenter d'être exclusivement pédagogue et rester sur le seul terrain de la connaissance. Il doit aussi gérer avec davantage d'efficacité les troubles à l'ordre scolaire et, pour cela, faire preuve de compétence stratégique.

Cela paraît assez compliqué pour les enseignants qui, armés de la cuirasse de la connaissance, rechignent à prendre en charge les aspects relationnels du métier quand ils sortent du cadre noble de la transmission. Nombre d'entre eux estiment ne pas avoir à « jouer au flic » et s'efforcent de déléguer à d'autres le traitement des déviances considéré comme un « *sale boulot* »³, en ayant recours à des arguments qui les dédouanent : « *On n'est pas des psychologues et on n'est pas payés pour éduquer les enfants à la place des parents.* » Cette revendication d'une « *division morale du travail* », pour justifier une impuissance compréhensible devant les difficultés rencontrées en cours, semble de moins en

2. Voir le site www.education.gouv.fr.

3. J.-P. PAYET, « Le sale boulot », in *Les annales de la recherche urbaine* n° 75, L'école dans la ville, juin 1997, p. 19-31.

moins tenable. Elle fait penser à ces médecins dont on dit qu'ils possèdent des compétences pour soigner les maladies, mais une piètre aptitude pour soigner les malades.

Cette comparaison ne doit sans doute rien prouver, car certains discours assurent encore que la maîtrise de la matière enseignée est un garant d'autorité, en conséquence de quoi la formation initiale qui est dispensée porte essentiellement sur les savoirs disciplinaires et la didactique en oubliant de s'intéresser aux destinataires : les élèves. Si bien que le brillant professeur de mathématiques maîtrisant parfaitement les programmes se retrouve chahuté en cours parce qu'il paraît fragile ou trop timide. S'il éprouve tant de difficultés à communiquer avec les élèves, c'est peut-être aussi qu'il n'est pas armé en termes de stratégies relationnelles.

Agir en stratégie, c'est d'abord accepter l'idée que s'enfermer dans la tour d'ivoire de la connaissance n'est pas forcément efficace pour affronter les provocations et l'envie de lancer des boulettes de papier avec un stylo-sarbacane. C'est plus particulièrement être capable d'analyser la complexité des interactions dans la classe et apporter des réponses tactiques adaptées. Parmi elles, il en est une qu'il conviendrait de réhabiliter : bien qu'elle soit l'astuce secrète utilisée quotidiennement par tout un chacun dans ses relations avec les autres, elle peine à trouver sa légitimité dans le monde scolaire : c'est la ruse.

Il faut préciser, insister, mettre les points sur les i pour être aussi clair que possible : **la ruse dont il est question est la ruse vertueuse, bienveillante, constructive, dépouillée du cynisme et de la volonté de nuire.** Et pas du tout la ruse hostile des filous et des arnaqueurs. Un enseignant qui, à dose homéopathique, ruse avec bienveillance agit avant tout pour le bien de ses élèves, en ayant le souci de leur réussite (et un peu aussi pour sa santé psychique quand il parvient à régler en

douceur les conflits). Cela ne l'empêche nullement de construire au quotidien une relation de confiance basée sur la sincérité et la transparence, et de multiplier avec les élèves des échanges dépourvus de préoccupations tactiques.

Le dialogue sincère reste l'outil majeur. La ruse est (sur un plan tactique) plus ponctuelle. Et elle ne saurait remplacer totalement l'autorité qui demeure incontournable pour fixer des limites par exemple, quand il semble impératif de dire « non ». Ces trois outils, dialogue, autorité et ruse, sont complémentaires, on les utilise en fonction des circonstances. Bien plus, ils se confortent les uns les autres. Quand l'autorité est inexistante (l'autorité morale en particulier), le dialogue n'est pas si simple. Et la ruse est plus efficace quand elle prend la forme du dialogue et se substitue habilement à une autorité qui reste présente en arrière-plan.

Les ruses éducatives : méconnaissance et scepticisme

Beaucoup d'enseignants ne voient pas de quoi il s'agit quand on les invite à s'exprimer sur la ruse dans le domaine éducatif. Ils demandent des éclaircissements, une définition. La ruse, outil relationnel, est pour eux une notion opaque. À l'inverse, l'autorité renvoie clairement à des situations et à des attitudes fréquemment perçues et chacun voit de quoi il retourne quand il est question d'autorité. Ce n'est pas le cas pour la ruse.

Les exemples possibles qui leur viennent en tête tournent autour de la négociation (qui n'est pas toujours rusée) sur laquelle les avis sont partagés : bon outil pour les uns, aveu de faiblesse pour d'autres. Le mensonge est également évoqué mais rencontre davantage de réticences.

Avec les jeunes enfants, en famille, l'usage de la ruse a plus de succès et le mensonge est assez bien admis : par exemple, le Père Noël qui n'est pas vraiment perçu comme un mensonge. Le détournement d'attention, ruse emblématique, a également beaucoup d'adeptes pour faire oublier au jeune enfant un désir ou une action jugés néfastes.

Mais sur le plan théorique, la ruse est méconnue. La plupart des gens ignorent ce qu'est la Mêtis (la ruse chez les Grecs, déesse et femme de Zeus) même si beaucoup connaissent les ruses d'Ulysse et en particulier l'épisode du cheval de Troie. Moins nombreux encore sont ceux et celles qui ont entendu parler des techniques paradoxales mises au point par l'école de Palo Alto ou encore des techniques de l'engagement. Ce sont ces trois pistes qui seront explorées dans ce livre.

Il n'est pas étonnant que cette méconnaissance produise du scepticisme, voire une franche aversion, tant la ruse est porteuse d'une mauvaise réputation. Cette image négative de la ruse est particulièrement visible au travers des définitions des dictionnaires.



Définitions de la ruse

Larousse :

- Procédé habile, mais déloyal, dont quelqu'un se sert pour obtenir ou réaliser ce qu'il désire.
- Adresse de quelqu'un à agir de façon trompeuse, déloyale, pour parvenir à ses fins.
- Détours, expédients du lièvre, du cerf, du renard, quand on les chasse (ce qui est un des sens primitifs).

Le Littré :

- Moyen qu'on emploie pour tromper.

La notion de malveillance qui se dégage majoritairement de ces définitions est certes très présente dans nombre de ruses : en particulier dans le domaine de la guerre, du banditisme, du commerce ou dans les relations sociales conflictuelles. Ce caractère malveillant n'est pas sans rapport avec l'idée plus ou moins consciente que la ruse, c'est le Diable. On ne se défait peut-être pas si facilement des croyances millénaires et de leur emprise insidieuse.

Il est question dans ce livre d'un concept diamétralement opposé : la ruse bienveillante n'est pas inspirée par Satan, elle n'est pas diabolique. Elle ne vise pas à nuire mais à faciliter le lien. Il faut cependant retenir une idée commune à toutes les ruses, bienveillantes ou malveillantes, celle de dissimulation : la ruse, quel que soit son objectif, est une technique relationnelle qui masque ses objectifs.



Définition de la ruse dans le domaine éducatif

Dans le domaine éducatif, on pourrait retenir la définition suivante :
Ruse bienveillante : procédé habile, feinte, stratagème...
qui ne vise pas à nuire aux élèves.
Le but est éducatif, il s'agit d'obtenir leur coopération, d'apaiser les tensions relationnelles qui surviennent occasionnellement dans la classe par des moyens détournés.

La question éthique

Outre la question de la malveillance, le caractère manipulateur de la ruse pose un problème éthique à beaucoup de personnes quand il s'agit de l'école. Elles y voient une transgression aussi indigne qu'inesthétique qui salit la noblesse de

la fonction éducative, dans la mesure où on ouvre la porte au mensonge, à la dissimulation ou à l'hypocrisie dont la réputation morale est terriblement négative par rapport à la transparence, la franchise ou la spontanéité.

Mais c'est oublier que la transparence n'est pas une qualité morale absolue. Le secret possède aussi ses vertus : qu'on pense au secret de la vie intime ou au secret qui participe à nombre de secteurs de la vie sociale (secret médical, secret des sources pour les journalistes...). L'action humaine (on peut dire aussi avec Balzac et d'autres, la comédie humaine) suppose un savant équilibre entre le secret et la transparence, une capacité subtile à manier l'art de voiler et de dévoiler. Ne serait-ce que pour faire bonne figure en dissimulant le flot de nos arrière-pensées débridées et de nos rêveries incommunicables.

Bien entendu, il existe une quantité de situations où la finalité de la ruse et du secret est de tromper autrui, de le dominer ou de lui nuire. Mais si ces aspects peu sympathiques existent sans conteste, ils n'affectent que très marginalement l'ensemble des relations humaines : *a priori*, la plupart des gens ne sont pas des escrocs.

Car la finalité de la ruse n'est pas obligatoirement machiavélique et, la plupart du temps (en fait, tous les jours), chacun y a recours, soit pour faciliter les relations sociales, soit, parfois, par pure bienveillance, quand la vérité et la sincérité seraient trop douloureuses à supporter pour autrui, par exemple. C'est, dans *Le Misanthrope* de Molière, contre l'avis d'Alceste, l'intégriste de la sincérité cassante, la position de Philinte qui se montre soucieux de moduler la franchise pour huiler les relations sociales.